

## ET APRÈS... ET APRÈS ?

Un idiot. Voilà tout. Et rien d'autre.

**Claude Simon. Le vent.**

Tentative de restitution d'un retable baroque.

C'est vrai. Je suis peut-être un idiot, mais je n'aime pas qu'on le dise, surtout derrière mon dos ! Je sais, on me traite d'idiot parce que je raconte des histoires.

J'adore les histoires, ou plutôt j'adore raconter des histoires que j'invente au fur et à mesure que mon récit progresse. J'aime bien aussi faire de mon interlocuteur (de mon entendeur devrais-je dire, car je suis le seul à parler) un personnage de second ordre dans mon récit. Je m'arrange à lui donner un emploi sympathique pour ne pas le froisser, ou alors je le métamorphose au point qu'il ne peut pas se reconnaître dans le rôle du Judas de service. Le héros, naturellement, c'est moi, du moins le personnage qui me représente. Et mon histoire avance, avec ses innombrables péripéties, toujours les mêmes, mais que je combine de mille façons.

Malheureusement (car il y a malheureusement un « malheureusement » !), mon histoire avance jusqu'à ce que, brusquement, elle suspende sa marche et refuse de poursuivre son cours. Je suis à sec, et moi qui suis le roi des bluffeurs, je me trouve incapable d'inventer le moindre boniment. Je répète alors, comme un perroquet sénile : « Et après... et après... et après... » Et mon public a beau réclamer avec une certaine insistance que je trouve toujours un peu déplacée : « Et alors ? Que se passe-t-il après ? Il la tue ? ou il l'épouse ? ou elle se précipite du haut de la falaise ? à moins que l'inquiétant docteur Feudel ne lui inocule un poison mortel ? Hein ? C'est ça ? Mais dites-nous, nom de Zeus, ce qui se passe après ! », je suis dans l'impossibilité totale de répondre à leur insatiabilité. Je suis... comment dirais-je ?... je suis annihilé, et je me fige, la bouche grande ouverte, jusqu'à ce que l'auditeur (ou l'auditrice) me tourne le dos en grognant « Un idiot. Voilà tout. Et rien d'autre. » C'est vexant, non ? Mais je n'y peux rien : je suis irrévocablement bloqué, moi dont l'imagination débridée suscite ordinairement l'enthousiasme admiratif des foules, surtout si elles sont en majorité féminines – ceci dit en toute modestie. Je suis certain que vous pensez que je plaisante ! Mais je vais vous prouver que je suis au contraire très sérieux.

### **Pardon ? C'est à moi que vous vous adressez ?**

Mais bien sûr ! À qui voulez-vous que je m'adresse ? Vous êtes, à ma connaissance, la seule personne qui perd son temps à lire mes stupides histoires. C'est d'ailleurs pour cela que je me permets de demander votre aide.

### **Mon aide ? Qu'entendez-vous par là ?**

Oh, c'est très simple : je vais vous narrer une histoire de ma composition, et vous allez assister au « fameux comportement réactionnel caractérisé par l'apparition de troubles émotionnels », autrement dit en bon français : au blocage de mes facultés créatives.

### **Mais je me moque de vos facultés créatives. Et d'ailleurs, je n'ai pas de temps à perdre !**

Vous ne perdrez pas votre temps. Bien au contraire, vous en gagnerez ! Et de l'argent aussi !

### **Comment cela ?**

Réfléchissez : quand vous aurez saisi les mystérieux motifs de mon impossibilité à terminer mes récits, vous en déduirez une thérapie qui aura pour but de faire évoluer le jugement erroné que je porte sur moi-même, sans m'en rendre compte d'ailleurs... et je serai guéri : je pourrai raconter une histoire jusqu'à la fin, et, comme dit l'autre, « il n'y aura plus d'après ! »

### **Et où est mon intérêt dans tout ça ?**

Mais vous devenez un bienfaiteur de l'humanité souffrante !

### **Tiens donc ! Rien que ça ?**

Bien sûr ! Vous ouvrez un cabinet de souffrologie et...

### **Souffrologie ? Qu'est-ce que c'est que cette horreur ? Ce mot n'existe pas !**

Mais si, il existe, puisque je viens de le créer ! Donc, vous ouvrez un cabinet de souffrologie, et vous y soignez tous les malheureux qui, comme moi, n'arrivent pas à terminer une histoire.

### **Et vous pensez qu'ils sont nombreux ?**

Nombreux ? Mais ils sont légion, comme les démons ! Allez ! Votre fortune est faite !

**Je n'en demande pas tant. J'avoue, cependant, que vous commencez à m'intéresser. Pouvez-vous me fournir un petit exemple de ce qu'il faut bien appeler : votre tare ?**

Avec joie !

### **Mais attention ! Je dispose d'un temps limité. Soyez bref !**

Pour vous, je vais réduire mon récit de façon à n'en garder que la trame.

**Bien. Alors, allez-y.**

C'est l'histoire de Huglu. H.U.G.L.U. Si vous êtes snob, ou anglais, prononcez : Hiougliou.

**Je ne suis ni snob, ni anglais.**

Alors, tant mieux, cela facilite ma tâche et ma prononciation !... Donc, ce jour-là, notre ami Huglu avait décidé...

**Pourquoi : notre ami ? Il n'est pas mon ami pour la bonne raison que je ne le connais pas, votre Huglu !**

Écoutez, si vous m'interrompez sans cesse, je ne pourrai pas vous raconter mon histoire et je n'arriverai même pas à : « et après » !

**D'accord. Je ne dirai plus rien. Poursuivez.**

Bon... Donc, disais-je, ce jour-là, Huglu avait décidé d'aller explorer la contrée sauvage qui se trouvait là-bas, de l'autre côté de la chambre. Son père lui avait parlé de cette région inconnue qui, paraît-il, regorgeait de victuailles succulentes. Mais... car il y a toujours un mais... mais c'était des « on dit », et tous ceux qui s'étaient risqués dans ce pays de sauvages n'en étaient pas revenus. Le mystère était devenu de plus en plus épais, et c'était cela qui incitait Huglu à aller voir ce qu'il en était réellement. Ce matin-là, il s'était glissé sans bruit (il ne fallait pas réveiller sa mère, elle aurait fait un barouf à tout casser !), il s'était donc glissé hors du trou. Le parquet était glissant, comme d'habitude. La femme (C'était bien comme ça qu'il l'appelait, l'autre, celui qui avait une grosse voix ? À moins que ce soit Bichette ? Ou l'emmerdeuse ? Ça dépendait s'il était de bonne ou de mauvaise humeur), enfin, cette femme-là était vraiment une folle de la propreté ! Il la voyait tous les jours entrain de frotter le parquet, de le cirer avec une substance qui sentait bon, ma foi, et qu'Huglu aurait volontiers sucée, mais c'était impossible car elle (la femme) l'enfermait dans une boîte en fer dès qu'elle avait terminé d'en enduire le plancher. Bref,...

**Oui, justement. Vous m'aviez promis d'être bref ! Alors, hâtez-vous, je n'ai pas que ça à faire !**

Bien. J'abrège. Après quelques glissades involontaires, Huglu se glissa sous la porte. C'était la première fois qu'il se trouvait dans la zone interdite. Il avançait avec précaution, ses pattes-mâchoires dressées vers l'avant, prêtes à broyer un quelconque agresseur.

**Ah ! Parce que votre Huglu est un...**

Un cloporte, oui ! Huglu est un cloporte ! Et alors, ça vous choque ? Oh, je sais : le cloporte n'a pas bonne presse chez les humains. Il suffit de les entendre se traiter de cloportes, ou de se reprocher de vivre comme un cloporte. Mais, que cela vous plaise ou pas, Huglu est un être vivant que l'on doit respecter en tant que tel, et...

**Bon, ça va , j'ai compris. Continuez votre histoire. Et vite !**

Huglu arriva enfin dans la cuisine, le lieu maudit d'où aucun cloporte n'était revenu. Et là, que vit-il ? Un énorme bloc de chair rougeâtre baignant dans une mare de sang. En réalité, pour

nous autres humains, à notre échelle, il s'agissait simplement d'un minuscule morceau de steak haché tombé de la table. Mais pour Huglu, c'était une merveilleuse aubaine qui allait assurer la subsistance à toute sa famille de cloportes, et même à ses proches voisins, durant une dizaine de nuits. <sup>1</sup> Il se précipita donc vers ce qui était pour lui quelque chose comme le Saint-Graal. Mais la colère divine brusquement éclata. Du ciel, une voix se fit entendre : « Oh ! Regarde la sale bête ! Écrase-la ! Mais écrase-la donc ! » Une ombre gigantesque recouvrit Huglu, et...

**Et ?**

Et après...

**Eh bien... et après ?**

Et après... Plus rien. Ça y est. Je suis bloqué ! Je ne peux plus continuer !

**Ah, zut alors ! Votre histoire idiote commençait à m'intéresser !**

Et vous voyez une raison à cette impossibilité de poursuivre ?

**Ma foi, non. Il semble, cependant, que les mots : « et après » aient un pouvoir démoniaque néfaste sur votre récit.**

Je vous remercie, mais ça, je l'avais déjà remarqué !

**Écoutez, on ne va pas rester sur un échec ! Pouvez-vous me fournir un autre spécimen ?**

Ce qui veut dire ?

**Pouvez-vous me conter une autre histoire ? Mais cette fois, je vous prie, sans cloporte !**

D'accord... Eh bien... c'est l'histoire de Léa. Léa approche allègrement de la quarantaine. Et elle est toujours célibataire. Cela commence à lui peser. Toutes les filles de son âge ont depuis longtemps convolé en justes noces, et certaines – Mon Dieu ! Est-ce possible ? – certaines ont des enfants adolescents. Ne pas être chargée de famille peut créer l'illusion qu'on ne change pas, qu'on est toujours la même, en un mot, que le temps n'a pas de prise sur vous. Mais le calendrier est là pour vous rappeler que quarante, c'est deux fois vingt, ou quatre fois dix, ou huit fois cinq, et que vous avez pratiquement atteint le mitan de votre vie. Alors, le soutien d'un bras, la chaleur d'une main, la douceur d'un baiser, les inflexions d'une voix commencent à devenir absolument indispensables. Bien sûr, Léa avait plusieurs fois tâté de la liaison hors- mariage, autrement dit du concubinage. Cela s'était toujours terminé en eau de boudin, et il ne lui était resté au fond du cœur qu'une vague nausée et un fort sentiment de culpabilité... Non, ce qu'il lui fallait, c'était du solide : le maire, le curé, le voile blanc (pourquoi pas ?), et les grandes orgues. Et il fallait faire vite ! Elle était encore mignonne, elle pouvait encore plaire. Mais le « encore » n'était pas éternel

---

1 Les cloportes vivant dans des lieux sombres comptent en nuits et non, comme nous, en jours.

et une femme de quarante ans, même si elle était un super cordon bleu, éprouvait énormément de difficultés à trouver (Quelle belle expression machiste !) à trouver chaussure à son pied. Une amie... enfin, une camarade... disons, une copine à laquelle elle avait confié ses tourments lui conseilla Internet ; on y trouvait, paraît-il, les nouvelles agences matrimoniales hip hop. Elle fut tout d'abord très déçue : ses correspondants ne lui proposaient que des séances de ce qu'on pourrait appeler "culture physique", avec des positions acrobatiques qui lui étaient inconnues et que seule, d'après elle, une contorsionniste de cirque aurait été capable d'accomplir. Mais de sentiments, point. Aucun de ces messieurs ne semblait s'intéresser à ce qui se trouvait au-dessus de la ceinture. Quant au mariage, il n'en était nullement question, ils paraissaient tous ne connaître ni le mot ni la chose.

C'est pourquoi son étonnement et sa joie furent extrêmes lorsqu'elle reçut un message qui lui parlait d'amitié, de soutien, et surtout de fidélité. Des larmes de reconnaissance et d'attendrissement se mirent à sourdre aux coins de ses paupières. Elle répondit aussitôt à cet inconnu qui avait su trouver tout de suite le chemin de son cœur. C'était Lui ! Oui, c'était Lui son Prince Charmant, Celui qu'elle attendait depuis si longtemps, Celui qui allait devenir son gentil petit mari à elle toute seule ! Vite ! Elle tapa tout cela, et plus encore, sur le clavier ; elle lui demanda une photo ainsi que son prénom qu'il avait oublié d'indiquer dans son message. Et maintenant Léa attend. Elle attend, la nuit, en rêvant à un bel hidalgo qui l'enlace avant de l'enlever sur son blanc coursier. Elle attend, le matin, en s'éveillant sous les baisers brûlants d'un pirate au cœur d'or et au sourire enjôleur. Elle attend, le jour, en énumérant dans sa tête tous les meubles, tous les instruments de cuisine, toutes les reproductions de tableaux (Renoir, bien sûr, Van Gogh, et pourquoi pas Picasso) indispensables à leur futur appartement. Elle attend, le soir, en pensant aux longues veillées d'hiver qu'ils auront tous les deux au coin du feu qui craquette. Elle attend surtout le passage du facteur, cet imbécile qui ne sait rien, et qui n'apporte rien, pas la moindre petite lettre avec une photo et un prénom. Le temps s'étire, s'étire de plus en plus. Et Léa s'étiole, s'étiole de plus en plus. Le bel hidalgo et le pirate au cœur d'or ne viennent plus la lutiner. Quant à l'appartement, il est trop cher, bien trop cher, ainsi que tout ce qu'il devait contenir. Alors, le feu dans la cheminée s'est éteint. Léa n'en peut plus, elle aussi, va s'éteindre quand

quand le facteur lui apporte enfin LA LETTRE ! Fébrile, elle déchire l'enveloppe et, que voit-elle ? Une photo. Une photo, bien sûr, mais de qui, ou de quoi ? Une photo de chien ! Un affreux chien, du genre boxer mâtiné de chat de gouttière, enfin une chose abominable, avec, au bas de la photo, le prénom : Azor, et l'âge : 2 ans et demi. C'est plus que cette pauvre Léa ne peut supporter. C'est pourquoi, lentement, elle s'évanouit.

### **Et après ?**

Quoi et après ?

### **Oui ! Que se passe-t-il après ?**

Ah, après ! Eh bien, je n'en sais rien. Je vous l'ai déjà dit : arrivé là, je suis à sec. À vous de terminer l'histoire, si le cœur vous en dit !

### **C'est une blague qu'on lui a faite, à Léa ?**

Peut-être oui. Peut-être non.

### **Ce n'est quand même pas le chien qui a tapé le message !**

Et pourquoi pas ? Pour vous, les chiens seraient incapables d'utiliser l'ordinateur ? Vous méprisez à ce point les chiens !

**Mais vous êtes un escroc ! Vous nous lancez dans une histoire, et au moment crucial, vous nous laissez tomber quand on vous demande : "et après ?" C'est du vol ! Vous m'entendez ? Du vol d'histoire. Et nous, nous restons sur notre... fin !**

Bon. Ça va. J'ai compris. Je remballe ma troisième histoire.

### **Parce qu'il existe une troisième histoire ?**

Évidemment, mais je vois bien qu'elle ne vous intéresse pas.

### **Mais si elle m'intéresse ! Je vous en prie, racontez-la !**

C'est bien parce que c'est vous. Mais je vous préviens : c'est une histoire policière, et c'est du hard ! N'allez pas vous plaindre si ça vous donne des cauchemars !

**Tant pis ! Je supporterai ! Quand j'étais gosse, j'ai bien supporté "Tintin chez les Soviets" !**

En effet !... Moi, mon histoire, c'est l'histoire du commissaire Grappin, un as de la P.J. dont les exploits égalaient, et même dépassaient ceux du commissaire Maigret. Il était célèbre dans tous les commissariats de France et de Navarre, même en Creuse, c'est tout dire ! Ses collègues l'aimaient bien car, quand une affaire se révélait particulièrement difficile, les chefs avaient pour habitude de dire : « Eh bien, cette fois encore, je crois qu'on va mettre le Grappin dessus ! » Et cela faisait rire aux larmes des brigades entières. On riait mais on savait que Grappin, comme un fox terrier à poil durs, dès qu'il aurait saisi le coupable à la gorge, ne le lâcherait plus et lui passerait les menottes aux poignets.

Or, en ce moment, il enquête sur une série de crimes atroces commis dans le XIX<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Je dis "atroces", mais le mot est faible : imaginez que quelqu'un, un homme probablement, et un homme d'une force peu commune, s'attaque aux femmes (à ce jour, elles sont quatorze) qui rentrent chez elles, à pied, la nuit, entre 23 heures 15 et 1 heure 10 du matin. Il les assomme puis les défigurent en leur martelant le visage avec un pavé, souvenir sans

doute de mai 68.

**Oh ! Quelle horreur !**

Mai 68 ?

**Non. La défiguration !**

Ah ça ! Je vous avais prévenu : c'est du hard ! Alors, je continue quand même ?

**Oui, mais passez sous silence les détails horribles, s'il vous plaît.**

Bien. Donc, Grappin prend l'affaire en mains, déguisent une trentaine de solides gaillards en éléments du sexe dit faible, tend des souricières dignes de son concurrent Maigret, consulte des milliers de fiches concernant les déments pervers, pratique des centaines d'arrestations plus ou moins légales, en un mot comme en cent, organise une chasse à l'homme comme on en avait rarement vue sous le beau ciel parisien. Bilan : Nada. Nothing. Rien. Personne... sauf une dizaine d'imbéciles qui avaient pris les policiers déguisés pour des trans. Une chose, cependant, surprend et inquiète Grappin. "Le monstre du XIX<sup>e</sup>", comme l'appellent les journaux, semble connaître toutes les chausse-trapes : quand on l'attend quai de la Charente, il tue rue Simon Bolivar, et quand le piège se trouve rue de Crimée, il sévit du côté du boulevard Macdonald. Aurait-il un complice dans les rangs de la police, ou pire... appartiendrait-il à ce corps d'élite ? Grappin veut en avoir le cœur net : il monte un traquenard rue Manin, près des Buttes Chaumont, et lui, en personne, fait la planque Place de la Porte de Pantin. Maintenant, vous allez voir son intuition et sa persévérance enfin récompensées. Vers 23 h 38 , son attention est attirée par un individu dont la démarche étrange le surprend : il marche fortement penché à droite, comme si un objet très lourd se trouvait dans sa poche. Et Grappin, le commissaire Grappin, sorti premier de l'école de police, pense au pavé meurtrier. Ça y est ! Il le tient ! Mais il veut le prendre en flagrant délit ! C'est pourquoi, comme un débutant, il le file dans les rues désertes. Les voilà tous deux, l'un derrière l'autre, ou mieux encore, l'autre devant l'un, qui s'enfoncent dans la nuit. Soudain, des claquements de talons de femme. L'homme presse le pas et, comme un loup affamé, se rue sur celle qui va être sa victime en brandissant... Mais Grappin est là, il empoigne le bras qui va s'abattre sur la nuque de la femme, retourne violemment le dément et..

**Et ?**

Et le relâche aussitôt.

**Mais pourquoi donc ?**

Devant lui se tient le fou meurtrier d'une quinzaine de femmes qu'il a atrocement défigurées. Et cet homme, c'est... mais sa raison vacille...

**C'est qui ? !**

C'est lui.

**Qui, lui ? Le commissaire Grappin ?**

Oui.

**Alors, que se passe-t-il, après ?**

Après ? Mais... rien.

**Rien ? ! Ah non, mon petit bonhomme ! Vous n'allez pas me faire le coup du : « Je suis à sec... Je suis annihilé... » ou je ne sais quoi ! Cette fois, je veux la fin de l'histoire ! Vous m'entendez ?**

Eh bien, vous ne l'aurez pas.

**Et pourquoi ?**

Parce que j'ai enfin compris. Et j'en suis très heureux.

**Qu'est-ce que vous avez compris ?**

Que...

**LE BONHEUR EST DANS L'APRÈS.**